

la Croix

Les hôpitaux grecs manquent de tout

Par Thomas Jacobi, le 31/07/2017 (la-croix.com)

Le programme d'austérité en Grèce pénalise aussi les hôpitaux où le personnel fait des miracles pour continuer à soigner les malades.



La politique d'austérité a fait chuter de 45 % les salaires des médecins et infirmières également en sous-effectif. / Iakovos Hatzistavrou/Zuma/Rea

Athènes

De notre correspondant

Iro, la quarantaine, fonctionnaire, se prépare à hospitaliser sa belle-mère. Une opération du cœur complexe, à l'hôpital Onassio, l'un des meilleurs des Balkans. Mais pour que son dossier remonte dans la pile des opérations prévues cet été, on l'a prévenue, « *il va falloir donner un fakelaki* », une « petite enveloppe ». Combien ? « *Au moins dans les 1 000 €* », dit-elle. Avant, le tarif pour une opération à cœur ouvert était de 8 000 € dans un moins bon hôpital. « *Les médecins savent que les gens n'ont pas d'argent, alors ils s'adaptent.*

La crise a du bon !, relève-t-elle, mi-figue mi-raisin. Et au moins, à l'Onassio, je n'aurai pas à amener le papier toilette, le savon. Les draps seront changés, la nourriture correcte. »

Iro sait de quoi elle parle. À Pâques, c'est son père, Grigoris, 71 ans, qui était hospitalisé pour une fracture du bassin, à l'hôpital Evagelismos, le plus grand d'Athènes. Mais, on lui a découvert un dysfonctionnement rénal, sur fond d'Alzheimer. Il a fallu le veiller jour et nuit. Se relayer à son chevet, prévenir les infirmières lorsque la perfusion arrivait à sa fin, le laver, le faire manger, lui masser le bassin, bref, le travail assuré en Grèce par des *apoklistikes*, des « infirmières » payées par les familles pour s'occuper exclusivement d'un malade.

Mais avec un salaire de 900 € par mois, Iro, dont le mari est au chômage, n'en a pas les moyens. C'est la famille qui a assuré. Celle d'Athènes. Pas celle qui était encore au village, dans le centre du pays. Impossible aussi d'amener Grigoris dans l'hôpital de la région, car il a fermé, comme 10 autres hôpitaux et 850 cliniques de proximité, en raison de la politique d'austérité imposée au pays.

La politique de « rationalisation » en Grèce a fait chuter les salaires des médecins et infirmières de 45 %. Des infirmières qui font tous les jours des miracles si l'on en croit Iro : « *Elles travaillent dans des conditions incroyables, ne sont que deux pour 50 à 60 malades. Des gens fraîchement opérés, impotents, comme mon père. Elles enchaînent les gardes, 72 heures de suite, avec uniquement un kiné pour les aider et la plupart sont payées moins de 800 € par mois et en retard* ». Grigoris est parti en moins d'un mois. « *En d'autres circonstances, il serait encore là. Rien de ce qu'il avait n'était mortel, mais il fallait faire des choix.* » Autrement dit, il fallait le dialyser. Les listes d'attente étant très longues, « *on n'allait pas donner la priorité à un homme âgé, atteint d'Alzheimer, alors que des plus jeunes attendent aussi* », concède Iro.

Ilias Sioras, chef du département de cardiologie d'Evagelismos, lève les bras au ciel : « *C'est révoltant, mais cela fait des années que ce système perdure. La seule chose que l'on fait, c'est réduire les salaires, le personnel, le matériel. On tourne avec 2 500 personnes alors qu'il nous en faudrait au moins 1 000 de plus. Seules 17 salles de chirurgie fonctionnent sur 23. On ne peut pas faire des miracles !* »

Les miracles, ce sont les familles qui les font, en ramenant à l'hôpital les médicaments de leurs parents décédés. Iro n'en revient toujours pas : « *On m'a demandé ceux de mon père. Il s'agissait juste de compléments de fer* ». En fait, selon le rapport de la Fédération panhellénique des travailleurs des hôpitaux publics (FPTHP), les hôpitaux manquent de tout. À l'hôpital de Volos, dans le Péloponnèse, « *cinq malades atteints d'un cancer ont été renvoyés vers d'autres établissements, car le budget pour les chimiothérapies était épuisé* ».

Pour ces laissés pour compte, la seule solution vient des 40 dispensaires populaires, créés depuis 2011 dans tout le pays. Animés par des médecins volontaires et des bénévoles, et alimentés en médicaments et matériel par une chaîne de solidarité nationale et internationale, ils sont le dernier rempart avant la mort.

Iasonas, 25 ans, chômeur, a été soigné il y a deux ans de la syphilis, dans l'un d'entre eux et sauvé. « *Sans sécurité sociale, aucun hôpital ne m'acceptait. Même aux urgences* », se rappelle-t-il. Aujourd'hui encore, c'est dans ces dispensaires qu'il se fait suivre.

Thomas Jacobi